

LE CONSEILLER DES FEMMES.

DE L'IMAGINATION CHEZ LES FEMMES.

Si les rêves qu'enfante l'imagination sont la source des plus grandes joies de ce monde, et peut-être le seul bonheur positif que nous soyons destinés à goûter dans cette vie, l'imagination est aussi la source de toutes les erreurs et de toutes les déceptions ; aux femmes surtout, la folle du logis crée un monde idéal qui, en les abusant, donne naissance à leurs plus coupables égaremens.

Cela n'est pas surprenant si l'on réfléchit combien ; en tout temps, on abuse de leur crédulité, en les trompant à toutes les époques de leur vie.

Adolescentes, on leur donne des idées fausses sur les hommes et sur les devoirs qu'elles sont appelées à remplir auprès d'un sexe qu'on leur représente comme l'ennemi-né de tout ce qu'elles ont de vertueux dans le cœur.

Jeunes filles, le langage de la séduction amène autour d'elles un monde fantastique, peuplé de chimères,

auquel leur imagination prête mille charmes , et qu'elle dore des plus doux rêves.

Il est une chose certaine , c'est que les écarts de l'imagination ont perdu plus de femmes que les plus habiles séducteurs n'en sauraient faire faillir. L'imagination d'une femme la trompe elle-même avec un art merveilleux. De là cette foule de déceptions qui se déroulent au-devant d'elle, à mesure qu'elle avance dans la vie.

Il n'en serait point ainsi si l'éducation qu'on donne aux jeunes personnes était basée sur le vrai, si les principes qu'on leur enseigne étaient plus en rapport avec ce qui existe ; mais, loin de là ; dans la crainte de ternir son innocence, on entoure la jeune fille de mystères qui réveillent la curiosité et activent son imagination. Qu'importe, dites-vous, ce que la pensée recèle d'illusions folles, pourvu qu'elle soit réputée chaste, et qu'elle sache rougir et baisser les yeux à propos ?

C'est pour vous une preuve non équivoque de sa haute vertu, si elle s'offense d'une action qui lui paraîtra légère, d'une parole qui lui semblera inconvenante ; et pourquoi cet excès de prudence ? parce qu'elle n'a déjà plus assez d'innocence pour ne point attacher un sens équivoque à des choses qu'elle devrait ignorer entièrement, ou bien auxquelles elle ne doit donner aucune importance, si elle a conservé la chasteté d'imagination et toute la pureté du cœur.

Et ne voyez-vous pas qu'en lui apprenant à rougir d'un mot, à composer ses moindres gestes, lui défendant comme d'un crime de se montrer naturelle et vraie, vous portez atteinte à sa pudeur ? Ne comprenez-vous donc pas qu'une sévérité mal placée, une défense maladroite donne l'éveil à son imagination, et que chaque

fois que vous lui laissez entrevoir un mystère que vous ne voulez , que vous ne pouvez lui expliquer ; c'est une fleur que vous arrachez de sa couronne virginale , c'est une tache que vous faites à sa blanche robe d'innocence ? Il ne suffit pas que le corps soit exempt de souillure , il faut encore que la pensée soit chaste.

Et qu'on ne dise pas que la jeune fille , la plus jésuitiquement hypocrite , est une demoiselle bien élevée , parce que cette vertu qu'on lui enseigne , cette vertu qui , pour se maintenir au diapason sur lequel on l'a montée , a besoin d'Argus et de verroux , n'est qu'une vertu factice que la moindre circonstance peut renverser de fond en comble. Avec une liberté sage et bien entendue , l'imagination d'une jeune fille enfanterait moins de chimères , et l'avenir lui réserverait moins de déceptions.

Ignore-t-on que rien n'est plus séduisant comme ce que l'on poétise ? C'est ainsi qu'il n'est de passion durable qu'une passion malheureuse. C'est que l'imagination prête plus de charmes aux objets qu'elle spécialise que la réalité ne saurait leur en donner ! Voyez , par exemple , lorsqu'une femme a rencontré , ou croit avoir rencontré une sympathie , ce n'est plus son esprit qui juge celui qui devient l'objet de ses rêves. Dès que son cœur se trouvera intéressé , elle verra sans cesse , à travers le prisme de son imagination , une image qui l'embellit chaque jour , qui grandit , qui se colore de tout le prestige dont elle sait l'environner. Ah ! comme elle flatte et caresse son idole ! qu'il est touchant et pur le culte ingénieux qu'elle lui rend au fond de son ame ! mais que d'orages il amasse contre le repos de son cœur ! Qu'il est dangereux pour sa vertu cet ennemi qu'elle accueille avec tant d'imprévoyance sans cesse avec

L'idéalité qu'encense son imagination, elle est sous l'empire d'une idée fixe qui la poursuit sous la forme d'un regard, d'un sourire, d'une inflexion de voix plus ou moins tendre ; c'est la pensée qui l'endort, c'est celle qu'elle retrouve à son réveil.

Ah ! qui pourrait sonder le mystère de toutes les sensations qui l'agitent ? Que d'émotions délicieuses, mais aussi que de chagrins cuisans lui sont réservés par cette vie d'intellectualité dans laquelle son imagination l'enveloppe pour ainsi dire !

Vient le jour où cette pensée unique et constante a tellement grandi la sympathie, qu'alors il n'est pas étonnant que la passion finisse par déborder.

Hélas ! l'imprudente a réchauffé le serpent qui doit lui déchirer le sein, et peut-être cette faute lui coûtera l'honneur ou la laissera livrée aux plus cuisans remords.

Mais les ravages d'une imagination ardente et dont la sagesse ne règle point les mouvemens, ne se bornent pas à exercer une influence dangereuse seulement sur ce sentiment qu'on a dit être toute la vie de ce sexe faible dont le cœur recèle tant d'amour !

L'imagination d'une femme, c'est une lave brûlante qui inonde presque constamment sa vie, qui l'incendie, la consume, et dont la cendre fume encore au déclin de ses jours ; par exemple, lorsqu'elle devient mère, lorsque Dieu a creusé dans son cœur les trésors d'amour les plus précieux, le bonheur qu'elle goûte à presser sur son sein un être qui lui doit la vie, est le plus souvent corrodé par les craintes qui l'assaillent sur le bien-être de cet enfant chéri, elle tremble sans cesse pour sa santé ou pour sa vie, son imagination, ingénieuse à torturer son cœur, lui représente à chaque instant les mille dangers qui peuvent atteindre cette frêle et

innocente créature qui à elle seule résume tant d'amour.

Et ne sait-on pas aussi combien l'imagination a de puissance sur cette passion terrible dans ses effets, odieuse dans ses vengeances, qui résume tout l'enfer dans le cœur livré à ses torturantes douleurs.

La jalousie ! affreux sentiment qui tue sans pitié... qui inspirerait plus souvent la compassion s'il répandait moins d'effroi ; beau quelquefois jusque dans sa pensée, si les fureurs ont pris naissance dans un excès d'amour ; terrible quand il est le résultat de l'orgueil ou de de l'égoïsme ; hideux, quand il est bas et lâche dans ses vengeances, mais toujours poussé à l'exaspération par les folles visions d'une imagination en délire.

Travailler à harmoniser cette ardeur d'imagination qui devient pour tant de femmes un présent funeste devrait être l'objet d'une étude spéciale.

La sagesse ne peut exister sans le calme de l'âme. Secouons les petites passions qui nous tiennent le front courbé vers la terre.

Il y en a de nobles, de belles, de grandes, élevons-nous jusqu'à elles, et employons pour y arriver ce don du ciel, cette richesse d'imagination dont le créateur nous a dotées dans sa munificence.

LOUISE MAIGNAUD.

L'AMOUR.

L'amour est un rêve enchanteur
 Qui répand sur notre existence
 Un charme vague et séducteur
 Que l'on peut nommer l'espérance ;

Il anime tous les objets
 Par son souffle ou par sa présence ;
 Les doux songes , les doux projets
 Disparaissent en son absence.

S'il caresse un voile, une fleur,
 De son aîle pure et divine ,
 Une auréole de bonheur
 Soudain autour d'eux se dessine ;
 C'est l'ouvrage d'un faible enfant.
 Ne détruisez pas ce prestige ;
 Car la fleur qui brille un instant
 Languira demain sur sa tige.

Un enfant , mais non , c'est un Dieu ,
 Autour de lui tout est prodige ,
 Il se fait une arme en tout lieu
 Des sacrifices qu'il exige.
 En vain il prêche mille erreurs ,
 Sa doctrine est toujours suivie ;
 Son art est de changer en fleurs
 Jusqu'aux épines de la vie.

Ah! trompe-nous , enfant ou Dieu !
 Tu guéris avec un sourire ,
 Tu traces dans le mot adieu
 L'espérance au moins de s'écrire.
 Ton charme enivrant sur l'absence
 Répand un jour mystérieux ;
 Je le sens à ton influence ;
 Oui, tu dois habiter les cieux.

Emilie MARCEL.

DE L'ÉGALITÉ ET DE LA LIBERTÉ.

Peu avec justice vaut mieux que
de grands revenus sans droits.

Prov. de Salomon chap. 16, ver. 8.

Qu'est-ce en saine logique et en bonne justice que l'égalité? A-t-elle rien d'absolu ou seulement est-elle relative? Voilà ce que d'abord l'on devrait mettre en question avant de poser en principe une chose qui n'est pas suffisamment prouvée. Si *le droit et le fait* étaient toujours identiques, si la pratique justifiait les théories, on pourrait avancer que dans la nature (en commençant la vie), tous les hommes sont égaux devant la loi, bien que dans l'ordre moral et intellectuel il semble impossible d'égaliser ce que Dieu a fait inégal et divers. On appelle de tous ses vœux un régime *d'égalité et de liberté*, on croit à la possibilité de l'obtenir, et l'on s'évertue au dévergondage, pour tromper sa raison et son cœur.

L'égalité est-elle une utopie ou une réalité, doit-on y croire, peut-on la désirer ?...

Certes à prendre la lettre de nos lois civiles et politiques, on serait tenté de se dire : oui tous les hommes sont égaux, toutefois, reconnaissons-le, rien de semblable n'a eu lieu en fait. Sans doute, chaque homme peut jouir du bénéfice de la loi, mais qui la fait, l'interprète et l'applique? Toujours et partout des hommes à privilèges, propriétaires ou rentiers, intéressés à maintenir de certaines prérogatives réservées à ceux qui *ont*.

La loi *est*, ou paraît être égale pour tous, mais en réalité rien de moins vrai que cette égalité.

Dire que tous les hommes sont égaux en droits, c'est reconnaître qu'ils peuvent arriver aux charges et dignités de l'état. Or, nous le demandons, n'est-ce pas ici que commence la mystification pour le plus grand nombre?... En effet, quels hommes peuvent arriver aux emplois? Ceux qui sont aptes à les remplir? A quelle classe appartiennent-ils? A la classe qui seule peut recevoir l'instruction, ce qui revient à ceci : point de fonction sans instruction, point d'instruction sans fortune. D'après nos institutions, tous sont appelés aux charges les plus élevées. On pourrait dire avec autant de raison que tous sont également appelés à se donner équipages et châteaux, si faire se peut. Toutefois, attendre pour tous un sort égal, c'est rêver l'impossible. Rien n'est semblable dans la nature et chacun se reconnaît des supérieurs et des inférieurs. Force physique, intelligence, puissance morale, tout diffère selon l'âge ou l'éducation. Il s'agit donc bien moins d'égaliser les positions que de les harmoniser et de faire que les hommes soient placés dans les conditions les plus propres à se développer, soit en recevant d'abord une éducation égale dans l'échelle de proportion selon leur intelligence, soit en tenant de la sollicitude de leurs gouvernans une profession qui leur offre des garanties d'avenir.

Le bonheur ne consiste pas à exercer telle profession plutôt que telle autre. L'essentiel, c'est d'arriver à obtenir que chaque industrie suffise pour assurer non seulement le pain quotidien, mais encore l'avenir de celui qui la professe car, il ne faut pas se le dissimuler, la législation ne constitue pas seule le bonheur ou le malheur des peuples. Il est en dehors d'elle une prévision de cœur, une sollicitude constante qui doit

pourvoir aux besoins de chacun , à la satisfaction de tous.

On ne peut donner aux hommes *une égalité* , non plus qu'*une liberté* absolues , mais on peut faire qu'ils se trouvent heureux dans le présent , en prenant le passé pour point de comparaison , et jugeant toujours d'une manière relative. Certes quelque imparfait que soit notre ordre social nous n'en saurions disconvenir , depuis la première révolution française , bien des améliorations ont été faites et , quand nous n'aurions à citer pour le peuple , sans remonter aux droits féodaux , que l'abolition des jurandes et des maîtrises , ce serait-là un grand pas de fait. Autrefois l'aristocratie nobiliaire arrivait seule aux honneurs , aujourd'hui , grâce à l'argent , c'est le tour de la finance , en attendant celui de la capacité , dernier terme du progrès.

Le peuple le plus libre n'est pas celui qui , semblable au sauvage , vit sur un pied d'égalité ; mais qui ayant de sages lois les respecte et les fait respecter. Si la société s'occupait avec une constante sollicitude des moyens à prendre pour assurer à tous une existence aisée , le code des lois répressives deviendrait presque inutile ; car on ne se laisse le plus souvent entraîner au mal que lorsque la nécessité , loi despotique et absolue , y pousse... Sûr de son lendemain , le peuple ne concevrait nulle criminelle pensée et , heureux , pourrait être libre s'il est vrai que la liberté soit partout où se trouve le calme de la conscience.....

Sans traiter la question d'*égalité* et de *liberté* du point de vue politique , sans examiner s'il est vrai qu'une plus juste répartition de l'impôt , (ce que nous ne croyons pas) , doive contribuer au bien-être général , en déchargeant la classe industrielle d'une contribution ruineuse ,

nous ferons quelques réflexions sur le système d'éducation que nous voudrions voir adopter dans l'intérêt général, et qui consiste bien moins à prélever la dîme universitaire, qu'à donner sans pédanterie à chacun ce qu'il peut recevoir en développement *physique, moral et intellectuel*. Point n'est besoin pour que tous aient place au soleil, que la terre change de quadrature; ce qu'il faut, c'est que gouvernans et gouvernés s'entendent pour constituer un code de morale où chacun soit apprécié, non pour ce qu'il a, mais pour ce qu'il vaut; que l'éducation soit d'abord pour tous, qu'elle se fonde et s'appuie sur les paroles de l'évangile; que la femme, être égal mais non semblable à l'homme, jouisse de toute la liberté que sa conscience et la société peuvent lui laisser; qu'elle concoure au progrès général, et remplisse dans le monde la place d'éducatrice de l'enfance que la nature semble lui avoir assignée; que le mariage consacre à lui seul ce double principe *d'égalité et de liberté* qui le rend doux et sacré à ceux qui le contractent.

On se plaint des unions mal assorties, et tous les jours, pour échapper à la misère, on se livre, corps et ame, à un être qu'on connaît à peine, et qu'on n'a recherché que parce qu'il avait dans sa bourse le moyen de nous faire un sort. On s'est vendu, et quand viennent le dégoût, les querelles intestines, on crie à la mauvaise humeur, et l'on se dit : quel état affreux que le mariage !... Oh ! vous avez raison, le mariage, tel qu'on l'a fait, est la consécration d'un principe immoral. On jure le plus souvent sur des autels qu'on ne sert pas ; on promet sans foi, des choses auxquelles on manque sans scrupule ; et après une vie de libertinage et de débauche, on désigne du doigt la victime qui doit unir son ame de vierge à une ame souillée ; et pour prix du

sacrifice qu'elle fait, on la débaptise, et la loi veut qu'elle quitte son père et sa mère pour suivre son époux...

Et l'on parle d'*égalité*, de *liberté* quand des actes pareils ont lieu ! En vérité, n'est-ce pas là de l'ironie ?... O vous qui voulez arriver à jouir de quelques progrès, occupez-vous donc d'abord des prolétaires et des femmes qui semblent n'avoir qu'une moitié d'existence ! Donnez aux uns et aux autres une solide éducation, et agrandissez pour les femmes surtout, le cercle des travaux industriels, afin que le plus grand nombre puisse, dans toutes les circonstances de sa vie, acquérir une sorte d'indépendance qui les laisse libres de faire un choix, pour qu'il ne soit plus dit que le mariage est une loterie pour elles...

Lorsque la prévoyance des gouvernans ne rendra plus problématique l'existence d'un seul de ses membres, lorsque, sans leur donner une *égalité* que rien ne peut maintenir, il les fera jouir de la plus grande somme de biens qu'il leur soit permis d'espérer dans leur position ; le mariage ne sera plus un traité d'esclavage, mais un contrat passé *entre deux personnes libres*, unies par le cœur et non par l'intérêt... Et que l'on comprenne bien qu'une fois la liberté de cœur sanctifiée, les enfans, premières victimes d'une union mal assortie, grandiront dans un cercle où leurs jeunes ames ne recevront, par l'exemple, que de salutaires impulsions. Ainsi tout se résume en ces mots : prévision du gouvernement à l'égard des soins apportés à une éducation primaire égale qui conduise les enfans à l'éducation professionnelle, condition de leur existence et d'où découlent encore *l'égalité et la liberté du mariage*, que nul ne conteste et dont tous peuvent jouir. Le monde

ainsi organisé, nos 40,000 lois répressives se réduiraient à quelques principes généraux de morale, dont chacun a le texte en son cœur, et qui auraient force de loi sans être commandés. On ferait le bien, parce que le bien est doux à faire, et que tous les hommes étant rassurés sur leur avenir, nul ne songerait à nuire à son prochain, parce qu'il n'aurait aucun intérêt à le faire, et ce serait bien le cas de justifier cette maxime du roi-prophète, qui dit : « Peu avec justice vaut mieux que de grands revenus sans droits. »

La Directrice, Eug. NIBOYET.

HISTOIRE DES FEMMES,

DEPUIS LES PREMIERS TEMPS JUSQU'À NOS JOURS.

La publication qui paraît sous le titre d'*Histoire des Femmes*, doit être pour nous un sujet de joie, car, nous l'avons dès long-temps senti, il manque à notre époque des matériaux pour apprécier les grands faits sociaux, qui se sont accomplis par ou avec les femmes. De loin en loin quelques noms, illustres entre tous, nous ont été transmis, mais jamais nul ne s'est sérieusement occupé de considérer la femme comme être social exerçant une influence directe sur l'humanité, et modifiant par son exemple, la fougue intempestive de l'homme à l'état barbare. Ainsi, de nos jours, dans un siècle appelé progressif, et alors qu'un grand mouvement intellectuel se fait de toutes parts sentir dans le monde des femmes, c'est à peine si celles qui s'occupent de l'avenir de leur sexe, peuvent trouver dans le passé des termes de com-

paraison qui leur servent de guide dans la nouvelle voie qu'elles se sont ouverte...

C'est toujours par les leçons de l'expérience que l'humanité s'éclaire, et l'histoire est vraiment son breviaire éternel. Là chacun est rétribué selon ses œuvres, et mis en saillie avec ses vertus ou ses vices. Ainsi, à proprement parler, l'histoire est une galerie de tableaux où chacun va choisir ses modèles, et tel s'est immortalisé qui n'eût jamais été qu'un homme ordinaire, sans les inspirations qu'elle lui a fournies, sans les leçons qu'il y a puisées... Toutefois jusqu'ici nous n'avons eu qu'une histoire incomplète, et l'on doit peu s'étonner de voir l'humanité marcher si mal, privée qu'elle est du concours de la moitié de ses membres. Les siècles si grands de l'établissement du christianisme, et, plus tard, de la chevalerie ont été féconds en noms de femmes, l'histoire nous a transmis les plus connus, mais quelle richesse est cachée encore sous ces ruines du passé ! Que de noms à exhumer de ces catacombes antiques... C'est une mine inépuisable et qui sera, nous n'en doutons pas, sagement exploitée par les auteurs du livre que nous annonçons. Certes s'il y eût jamais une publication utile, c'est celle qui a pour but de faire pour les femmes une histoire générale de leur sexe, dans un moment où l'on est saturé de ces mots vagues et à sens indéfini, de progrès et d'émancipation. Vouloir faire marcher le siècle sans savoir ce qui lui convient, fixer le sort futur d'un sexe sans avoir compris son passé, c'est méconnaître le principe de la nécessité d'une rénovation morale, c'est rester dans la route ordinaire où les hommes seuls sont comptés. Réjouissons-nous donc d'avoir un livre où nous puissions puiser et d'utiles connaissances, et de sages inspirations.

L'histoire des femmes sera une biographie complète où tous les faits seront liés à des noms qui en rendront la mémoire facile.

Confié à la rédaction d'hommes habiles et consciencieux, cet ouvrage, publié trois fois par mois, par livraisons de 24 pages d'impression sur papier grand raisin, formera une collection de 120 numéros grand in-8°. Le prix pour la province est de 5 fr. 60 c., par la poste, pour 12 livraisons sans gravures ; 8 fr. avec gravures sur acier, et 14 fr. avec gravures coloriées.

On souscrit à Paris au bureau central, rue Neuve-St-Augustin, n. 39; à Lyon, au bureau du *Conseiller des Femmes*.

DÉCENTRALISATION.

Le journal qui se publie depuis quelques mois à Paris sous le nom de *France départementale*, tient tout ce qu'il avait promis, et, grâce à ses soins, les œuvres des littérateurs les plus distingués de la province peuvent arriver jusqu'à nous.

Ce journal marche dans la voie que nous nous sommes tracée, la décentralisation est le but auquel il tend dans l'intérêt de la littérature, et ce nous est un devoir de signaler ses efforts et ses succès.

Les bureaux de la *France départementale* sont à Paris, rue de la Chaussée d'Antin, n. 4. Il paraît tous les mois : le prix d'abonnement est de 10 fr. pour toute la France.

GYMNASE LYONNAIS.

Vous avez vu quelquefois des hommes pris pour dupes, servir d'instrumens aveugles à l'intrigue, et jouer le principal rôle dans une pièce dont ils ne prévoient pas le dénouement ? Tel est *Michel Perrin*, vieux ecclésiastique ami de Fouché de Nantes. Pur et consciencieux il ne sait pas, le bon prêtre, dans quelle voie tortueuse on l'engage, et, dans sa simplicité, se croit rentier quand il est agent de la police secrète. Pauvre Perrin ! Bientôt il déplorera son sort et rejettera avec horreur l'or qu'on lui a compté pour prix de ses services ; mais une conspiration dont il a innocemment découvert la trame à l'agent qui l'emploie, avorte, grâce à l'heureuse influence qu'il a exercée sur les plus intrépides meneurs ; reconnu innocent et hors de toute intrigue, il reçoit les témoignages d'estime des conspirateurs rentrés dans le devoir, et, béni de Fouché qui lui doit d'avoir fait avorter un grand complot, aimé de sa nièce pour laquelle il avait eu recours à la bourse du ministre, le prêtre remercie le ciel de l'avoir conservé pur au milieu de tant d'intrigues.

M. Breton, que nous ne connaissions que comme comique, s'est montré grand comédien dans le rôle de Michel Perrin, qu'il joue tour-à-tour avec simplicité, bonhomie et sensibilité. Le public, accoutumé à rire par lui, a trouvé neuf de devoir des larmes aux émotions qu'il lui a procurées : c'est une nouvelle couronne que M. Breton peut ajouter à celles qu'il a si souvent et si justement méritées.

M. Adam a joué avec talent le rôle de Fouché, et la pièce due à la plume de M. Charles Duveyrier, dès

long-temps connu par sa brillante imagination et sa haute moralité, est appelée à un succès général et durable ; nous le lui souhaitons.

Avant-hier une indisposition subite a privé le public de M. Breton, attendu dans le rôle de Michel Perrin. Sans le talent et la finesse du jeu de M. Barqui, sans *la Famille improvisée*, jouée avec un tact parfait par cet acteur, le public s'en allait mécontent et n'attendait pas le spectacle final qui devait offrir à ses yeux un danseur d'échasses d'une étonnante agilité. On le dirait né sur ses bois, tellement il paraît à l'aise ; aussi a-t-il reçu force bravos dûs à ses gracieuses gambades. Mesdames, allez sans peur voir le danseur sur échasses ; si vous pouviez être effrayées de ces sortes de spectacles, il vous rassurerait.

La directrice,

Eug. NIBOYET.

LÉON BOITEL, gérant.

Imprimerie de L. BOITEL, quai St-Antoine, 36.